

Nouveauté

JOHANNES BRAHMS

1833-1897



Ballades op. 10. Sonate pour piano n° 3. BACH/BRAHMS : Chaconne BWV 1004.

Alexandre Kantorow (piano).
Bis (SACD). Ø 2021. TT : 1 h 25'.

TECHNIQUE : 4,5/5

TECHNIQUE SACD : 4,5/5

Enregistré en mars 2021 à la Nef des Dominicains de Guebwiller par Jens Braun (Take 5). Splendide équilibre entre l'espace richement réverbéré du lieu et la volonté de préserver la précision et la définition de l'instrument. Le piano s'épanouit pleinement. Très beau relief de l'image.

Longues et interrogatives suspensions du temps, basses sombres et brumeuses, espaces sans cesse réhabités, zébrés de rythmes obsédants : dès la *Ballade n° 1* en ré mineur (1854) unique dans toute la musique instrumentale de Brahms car elle suit un programme extramusical précis (la légende écossaise *Edward*), Alexandre Kantorow transfigure le propos par une admirable palette sonore. Cette interprétation puissamment narrative et dénuée de lourdeur révèle parfaitement l'agogique dense et calme du texte tout en ménageant ses éclats les plus menaçants par un jeu tout ensemble directif et subtilement perturbateur, sans peut-être la souveraine grandeur d'un Claudio Arrau (Philips, le must) ni les teintes sévères, les oppositions accusées d'un Michelangeli (DG). Les trois autres ballades ne contiennent pas d'impulsion aussi manifeste, même si les sections médianes de la seconde et de la troisième sont jouées ici avec de violents contrastes, annonçant ceux de la *Ballade op. 118 n° 3*



PLAGE 4 DE NOTRE CD

en sol mineur, beaucoup plus tardive (1892). Rhapsode félin et flamboyant, chantre d'une vaste épopée au paysage brossé *al fresco*, le jeune pianiste français cultive l'inattendu avec un sens aigu de la continuité dramatique dans la *Sonate op. 5* en fa mineur (1853). Moins introspectif et schumannien qu'Adam Laloum (HM, cf. n° 704), moins symphoniste, « abstrait » et orchestral que Jonathan Fournel (Alpha, *Diapason Découverte*, cf. n° 706), Alexandre Kantorow subjugue par la flexibilité plus insinuante et intériorisée de ses phrasés. Sa respiration devient extrêmement libre, surtout dans les deux premiers des cinq mouvements. Son éclairage des fluctuations harmoniques et dynamiques, avec çà et là des plongées dans le rêve, des traits audacieux (l'étagement de certains accords), souligne aussi bien les ruptures (premier mouvement) que la chaleur de l'expression (*Andante*). Plus délibérément pianistique que celle de ses rivaux, traversée de remarquables jeux d'ombres et de lumières, son interprétation dépasse la seule brillance instrumentale pour dégager une intensité, une ferveur irrésistibles. Vers la fin de l'*Andante* s'instaure un climat de mystère, que ni la valse fantastique du scherzo, ni le « regard en arrière » de l'*intermezzo*, ni l'élan acéré et le retour vers la clarté du finale ne parviendront à rompre. Mélodique et incantatoire, enjoué ou d'une hautaine réserve, le piano chante, magnifiant couleurs et structure d'ensemble. Au terme du parcours, la *Chaconne* de la *Partita n° 2* pour violon seul de Bach, transcrite pour la main gauche par Brahms en 1879, s'élève, sereine, aérienne, visionnaire.

Patrick Szersnovicz

sonates pour violon de Brahms est défendue avec une pureté de ligne qui évoque le naturel et la virtuosité d'un duo de Mozart. Lauréat du Long-Thibaud 2014 et d'autres prestigieux concours internationaux, le jeune violoniste russe Aylen Pritchinn possède une sonorité lumineuse, un jeu d'archet impérial, un vibrato sobre ou absent (dans la lignée de Joachim) et la recherche du coloris d'époque. Le chef et claviériste russe Maxim Emelyanychev lui donne la réplique sur un Steinway de 1875.

Après un bref et fiévreux *Scherzo* de jeunesse enlevé avec élégance, les deux solistes dialoguent d'égal à égal, avec un noble lyrisme, dans la *Sonate n° 1* (1878) en sol majeur. Leurs phrasés détaillés, intenses, n'égalent pas tout à fait en galbe, en élan et en chaleur ceux d'Amaury Coeytaux et Geoffroy Couteau (*La Dolce Volta, Diapason d'or*, cf. n° 705).

A la fois souple, incisive et d'une clarté solaire, leur lecture de la *Sonate n° 2* (1886) en la majeur évite de verser dans un climat

uniment contemplatif ou mélancolique, ses ambiguïtés étant au contraire relevées avec vigueur. Plus extravertie, brillante, dramatique, la *Sonate n° 3* (1886-1888) en ré mineur appelle sans doute davantage d'héroïsme, de couleurs sombres, mais la transparence et la pugnacité rythmique que lui confèrent Pritchinn et Emelyanychev se révèlent très défendables.

Patrick Szersnovicz

RÉFÉRENCES : Suk/Katchen (Decca), Perlman/Ashkenazy (Warner) Zukerman/Barenboim (DG).

BENJAMIN BRITTEN

1913-1976

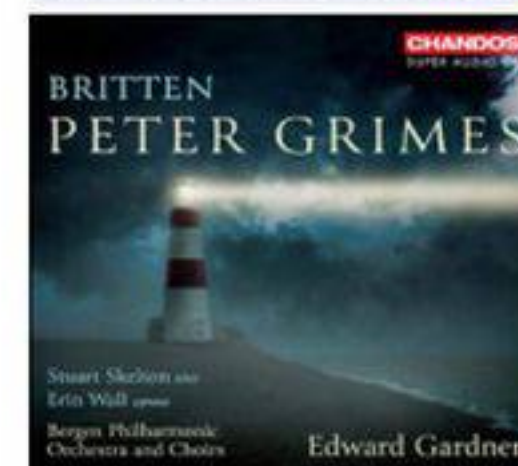
Ψ Ψ Ψ Ψ Ψ Peter Grimes.

Stuart Skelton (*Peter*),
Erin Wall (*Ellen*), Roderick Williams
(*Balstrode*), Susan Bickley
(*Auntie*), Catherine Wyn-Rogers
(*Mrs Sedley*), Neal Davis (*Swallow*),
Marcus Farnsworth (*Ned Keene*),
James Gilchrist (*Rector*), *Chœur*
et *Orchestre philharmoniques*
de Bergen, Edward Gardner.
Chandos (2 SACD).

Ø 2019. TT : 2 h 18'.

TECHNIQUE : 4/5

TECHNIQUE SACD : 4/5



Fêtée outre-Manche il y a quelques mois déjà, cette nouvelle gravure en studio du chef-

d'œuvre de Britten nous arrive enfin. Il est vrai que la cohérence de l'ensemble appelle bien des éloges, qui vont d'abord à la direction d'Edward Gardner, tendue, nerveuse et éminemment suggestive, servie par un orchestre et un chœur d'élite qui, tour à tour, forment le décor mental de la pièce ou figurent les éléments naturels (écoutez comme les cordes tressaillent lors de l'orage de l'acte I !). Regorgeant d'effluves marins, les interludes sont d'un fini instrumental si renversant qu'ils pourraient à eux seuls faire le prix de cette entreprise.

Par le muscle et le format, Stuart Skelton, ténor wagnérien qui triomphe partout en Siegmund ou Tristan, se mesure moins au créateur Peter Pears (sous la baguette du compositeur, Decca) ou à Anthony Rolfe Johnson (chez Haitink, Warner), qu'à un Jon Vickers, inoubliable Peter pour Colin Davis (Philips). Si le timbre du nouveau venu est agréable, sa ligne bien tenue, l'émotion sincère, il lui manque les géniales intuitions, les variations de couleurs et d'affects grâce auxquelles son illustre devancier tutoyait les étoiles dans des envolées d'une irrésistible poésie.

A ses côtés, on retrouve Erin Wall, artiste trop tôt disparue en 2020, dont le blond soprano fait merveille, campant une Ellen tour à tour maternelle et tourmentée, avec une noble simplicité qui ne se compare qu'à celle de Felicity Lott (chez Haitink). Si Roderick Williams offre à Balstrode les atouts de son